

La fin du quart

Par Kevin Bonneville

Au volant de sa Ford Focus, Stéphanie n'en pouvait plus d'attendre. Sa journée à l'hôpital avait été une vraie épreuve pour les nerfs avec les deux nouveaux cas de la nouvelle maladie contagieuse qui toucha l'Amérique du Nord. Elle eut le temps de prendre la moitié de son premier café et deux pommes en guise de repas pour son quart de travail de 8 heures. Dieu merci, elle réussit à éviter son chef de service avant que ce dernier ne lui demande – pour ne pas dire l'obliger – à prendre le quart du soir. Elle n'avait pas pris le temps de se changer; elle avait couru jusqu'à sa voiture, encore habillée de son uniforme tâché du sang de la journée. Une fois sortie du stationnement intérieur, elle souffla de soulagement. Hélas, ce soulagement fut de courte durée.

La PU-TAIN de circulation! Un trajet de 5 kilomètres ne devait jamais prendre plus de 10 minutes à faire à bord d'un véhicule de promenade roulant normalement à une vitesse de 100 kilomètres par heure en moyenne. Mais avec l'heure de pointe du début de soirée, la petite course pouvait prendre jusqu'à 4x plus de temps, dans le pire des cas, et le double dans le meilleur. D'après l'animateur trop enjoué à la radio, un accident juste à la sortie du pont ralentissait le flot de véhicules normalement déjà lent en temps normal. Mixé avec son compagnon de vie, depuis 5 ans, qui avait plié bagage il y a deux jours et sa hâte de partir du travail lui faisant oublier d'acheter des cigarettes, ce ralentissement lui fit l'effet de la pire des tortures.

Elle ferma l'autoradio de façon violente lorsque ce même animateur parla de la nouvelle épidémie frappant les jeunes enfants. Des informations et statistiques mal distribuées, se dit-elle. Trop de panique pour rien. Elle baissa la vitre et éteignit l'air conditionné. Un peu de monoxyde de carbone pouvait, peut-être, calmer son envie de nicotine. Elle prit le temps devant elle pour se rappeler le pourquoi du comment que sa vie passa du mode plaisant à un guidage en pilote automatique. Elle était tellement fière

et pleine de bonnes intentions lorsqu'elle sortit de la faculté des sciences infirmières. Maintenant, elle eut l'impression d'être dans une prison dorée à ne jamais avoir de temps pour elle et n'étant plus capable de voir le positif dans sa vocation. Elle aurait dû dire oui à la demande de son ex-copain pour enfanter. Elle aurait eu un an de congé. Mais un enfant ne doit pas servir qu'à ça. Pourquoi personne ne pouvait se contenter de la raison qu'elle ne se sentait pas la fibre maternelle en elle? « Pourquoi t'es infirmière, tu devrais sentir l'horloge biologique en toi. » C'est après cette phrase qu'elle avait décidé de raccrocher au nez de sa mère et de ne plus lui parler. Ça va faire cinq mois. Elle perdit patience et joua du klaxon par frustration et impatience. Non, ça ne changeait rien à la vitesse de pointe et non, ça ne la soulagea pas le moins du monde.

Elle arriva chez elle, la nuit était déjà tombée. Le manque de nicotine la fit trembler des mains au moment de déverrouiller sa porte. Enfin à l'intérieur, elle lâcha le plus long des soupirs de soulagement qu'elle ait entendu de sa vie. Après quelques courtes secondes, elle marcha rapidement jusque dans la salle à manger, là où son paquet de cigarettes l'attendait.

Les premiers souffles de fumée toxique lui firent l'effet d'un orgasme. Elle commença seulement à prendre conscience de ce qui l'entourait. Debout dans la noirceur, la maison n'était éclairée que par la lumière de la hotte de cuisine et la veilleuse du petit vestibule. Se tenant dans la salle à manger communiquant avec le salon en pièces ouvertes fessant la moitié de la surface du rez-de-chaussée, le souvenir de sa première visite avec Jonathan dans cette maison de deux étages avec trois lucarnes lui revint en tête. Le sous-sol sera une salle de jeu. Le bureau sera au rez-de-chaussée. La chambre principale sera en haut, avec celle des invités. Ces mots avaient été prononcés par l'ex. Pour lui le futur était beau et plein de promesses.

Elle ne pleura pas. Elle était beaucoup trop épuisée pour se laisser aller avec un élan d'émotion quelconque. Elle décida de rester dans le noir. Voir la couleur des murs, les meubles, le décor ne lui servirait à rien. Maintenant seule et ne pouvant assumer les couts de ce logis, elle déménagera d'ici la fin du mois et elle préféra faire comme si plus rien

n'était là. C'était plus facile. La seule pièce dont elle s'ennuierait une fois chez son frère est SA salle de bain. Cette pièce, elle l'avait faite à son goût du plancher au plafond, allant jusqu'à peindre seule les murs. Cette pièce était la seule à lui "appartenir" de tout le sous-sol. Avant de descendre l'escalier, elle alluma une autre cigarette. Elle arrêta sa descente à mi-chemin. Elle voyait le petit vestibule d'où elle était. Elle fixa la porte d'entrée. Elle eut l'impression de l'avoir vue s'ouvrir. Rien ne bougea. Sûrement la fatigue se dit-elle. Elle se rendit directement dans la salle de bain, laissant ses fausses inquiétudes derrière elle.

Le seul désavantage que Stéphanie trouva à ce bain assez grand pour trois personnes, c'est que de le remplir prenait trop de temps. Elle avait commencé à penser d'une façon pour faire augmenter la pression et le débit du robinet, mais à quoi bon? Puisque d'ici 10 jours, elle n'y remettrait plus les pieds. Elle sortit son téléphone de sa poche et joua la liste de musique enregistrer dans l'application Spotify. Elle se déshabilla. Elle mit tous ses vêtements dans le panier de lavage et s'assit dans la grosse bassine en céramique dans l'attente que l'eau soit assez haut. Elle alluma sa troisième cigarette consécutive. Le bruit de l'eau qui coulait obligea l'infirmière à augmenter le volume de son appareil. Au son d'un vieux succès des années 1990, elle essaya de ne pas penser à quel point sa vie avait basculé à une vitesse vertigineuse. Mais à trop essayer, on n'arriva à rien. Stéphanie ferma le robinet. Le dernier couplet chanté en boucle en "fade out" eut raison d'elle : des larmes finirent par couler. Le plancher du rez-de-chaussée grinça. L'infirmière l'entendit et sursauta. Se sachant seule, nul doute que ce bruit l'inquiéta. Un autre grincement. Jonathan serait-il revenu? Elle attendit, mais aucune réponse ne lui vint. Pas un son ni aucun autre grincement. Une chanson commença. « C'est la fatigue, sûrement » se convint-elle.

Stéphanie eut beau tenter de se penser à autre chose, mais tout la ramenait à sa séparation et à sa journée de garde. Elle prit son téléphone et alla sur l'un des nombreux réseaux sociaux. À défaut d'oublier ses problèmes, elle rira de ceux des autres. Sans grands intérêts, elle fit défiler les statuts les uns après les autres. Elle entendit un petit grognement et quelque chose griffer la porte de la salle de bain. Stéphanie se retourna

immédiatement. Son champ de vision eut le temps d'apercevoir une ombre bouger. La porte s'agrandit à cause du déplacement de l'air. Il y avait quelqu'un dans la maison. Le grincement n'était pas le fruit de son imagination.

Elle se déplaça jusqu'au fond du bain en tremblant de tous ses muscles. Elle ne quitta pas la porte des yeux. Plus rien ne bougea, mais sa peur resta tout de même. Outre son souffle allant au rythme de son tremblement, elle n'entendit plus rien. Elle tenta de reprendre le contrôle de ses nerfs en cherchant son téléphone. Oh non! L'effet de surprise l'a fait lâcher son appareil dans l'eau. Elle ne pouvait pas appeler de l'aide. Sa seule chance était de quitter la maison.

L'intrus cogna trois fois sur l'un des murs du sous-sol et lâcha un rire moqueur. Stéphanie se mit à pleurer. Qui? Pourquoi? Comment? La panique s'empara de chaque fibre de son corps. Elle se sentit incapable de bouger. Qu'allait-il lui arriver? Être violé? Être tué? Les deux? Elle devait absolument sortir d'ici. En trouvant une petite onze de courage, elle se rappela qu'il y avait une paire de ciseaux à cheveux dans l'un des tiroirs du comptoir. Elle enjamba le bain, elle prit sa serviette et se couvrit le corps, juste pour dire. Toujours avec la main tremblante, elle ouvrit les petits tiroirs. Elle trouva les ciseaux dans le troisième compartiment. Elle entendit trois autres coups frapper sur un mur suivi du même rire. Bien qu'elle n'eût pas le choix de sortir, Stéphanie resta figée sur place. La première chose qui lui vint en tête pour se rassurer était d'appeler :

- Qui est là? Répondez! J'la trouve pas drôle.

À nouveau le silence. C'était presque rassurant. La seule façon que son corps peut obéir à son esprit était de se convaincre un minimum que tout ça n'était que le fruit de son imagination. Elle avança d'un pas. Le plus dur était fait. Comme aucun autre bruit ne se manifestait, elle avança d'un pas un peu plus rapide. Pourquoi elle n'avait pas allumé les lumières? Il n'y avait que la lueur de l'éclairage de la salle de bain pour éclairer tout le sous-sol. Elle ne vit rien. Elle avança tout de même, les ciseaux en joue. « Il n'y a qu'un étage à monter, Stéphanie et t'es dehors. » Les yeux remplis de larmes, l'infirmière s'encouragea du mieux qu'elle put.

D'après son souvenir, l'escalier se trouva à 5 mètres sur sa gauche. Elle avança lentement, une main retenant la serviette et l'autre tenant l'arme blanche improvisée. Elle réentend les trois coups et le rire moqueur. Ça lui parut tout à côté d'elle tellement les bruits lui parurent clairs. Ses yeux, maintenant habitués à la noirceur, reconnurent les trois premières marches. Un faisceau de lampe de poche dans le cadre de la double porte séparant le sous-sol en deux pièces distinctes. Le premier réflexe de Stéphanie était de ne plus faire un geste. Le faisceau fit un mouvement de demi-cercle et s'arrêta sur elle. Plus rien ne bougea dans la maison. La lumière resta braquée sur elle, immobile.

- Saluuuut!

La voix masculine et menaçante fit l'effet d'une décharge électrique chez l'infirmière. Elle se trouva un peu de courage. Elle lança la paire de ciseaux en criant le plus fort possible. Elle courut dans l'escalier. Dans le mouvement la serviette qui couvrait à peine de toute façon, tomba sur le plancher. Elle monta les marches deux par deux et se trouva en moins de deux à la porte d'entrée. Elle tourna la poignée et tira pour ouvrir. Rien ne bougea. Elle ôta la serrure et tira à nouveau. Rien ne bougea. La peur reprit le dessus sur elle. Elle trembla en réessayant d'ouvrir la porte. Elle ne s'ouvrit pas. Elle ne comprenait pas pourquoi.

Et elle les vit; les grosses visses scellant la porte au cadre. Il y en avait une dizaine, si ce n'est pas plus. Quand et comment est-ce qu'elles ont été posées? Elle se retourna. Dans l'escalier, arrivé à la hauteur du plancher du rez-de-chaussée, le visage de l'intrus, éclairé par la lampe torche, souriait à Stéphanie. Les yeux et les dents parurent dans l'obscurité presque totale de la maison. Éclairée par la veilleuse elle était vulnérable et complètement à la merci de l'intrus. La lampe torche s'éteignit. Elle ne voyait plus rien. Cependant, elle entendit les bruits de pas s'appuyer sur chacune des marches. L'intrus mit plus de poids pour alourdir la peur déjà présente chez l'infirmière.

Ne pouvant pas sortir par la porte avant et si elle voulait emprunter la sortie arrière, elle devait obligatoirement passer à côté de l'escalier menant à la cave, son instinct de survie la poussa à courir jusqu'au premier étage. En tournant le coin du vestibule et du salon, l'eau du bain, encore trop présente sur son corps, lui fit perdre l'adhérence de sa

paume de pied sur le plancher de bois franc. Elle s'étala de tout son long. Son instinct de survie, toujours aussi fort, la fit se relever immédiatement. Dès qu'elle mit son poids sur sa jambe gauche, une douleur insupportable la piqua jusqu'à la moelle épinière. Elle lâcha un cri à faire réveiller les morts. Dans sa chute, sa cheville s'était fracturée. S'en était fini pour elle. Elle n'avait rien pour se défendre et elle était incapable de rester debout.

La tête de l'intrus apparut entre les barreaux de la rampe d'escalier. Elle l'entendit rire. Il riait de la situation et de la facilité qu'il aurait à faire sa besogne, peu importe laquelle. Encore une fois, Stéphanie ne vit que les dents et les yeux de prédateur sortant du noir. S'appuyant sur sa seule jambe pouvant la supporter, l'infirmière monta l'escalier à quatre pattes. Bien que le courage la fasse bouger, elle pleura sa peur en grim pant les marches. Elle sursauta lorsqu'elle sentit des doigts lui caresser la jambe. Elle se figea un instant. L'intrus la chatouilla. Quelle torture mentale il lui faisait subir. Elle le supplia de la laisser tranquille. En l'attendant supplier à travers ses pleures et sa voix tremblotante, l'intrus ria d'elle. Il serra ses doigts autour de sa cheville intacte et la lâcha immédiatement. Ce contact propulsa Stéphanie et grimpa le reste de l'escalier, au risque d'aggraver sa fracture.

Toujours allongée sur le plancher, l'infirmière risqua un coup d'œil en bas des marches. L'intrus se tint au bas. Elle ne put que distinguer sa silhouette et encore puisque les larmes embrouillèrent sa vue. La silhouette mit le pied sur la première marche. Stéphanie rampa vers la pièce à la porte ouverte. Le temps qu'elle s'y rende, elle vit la tête de l'autre apparaître. De son point de vue, il donna l'impression de sortir du plancher. Il prenait son temps, laissant Stéphanie baigner dans sa peur. Il tourna la tête. Il la regarda. Il leva sa lampe torche et cogna trois fois sur le plancher au même rythme que dans le sous-sol. Stéphanie roula sur elle-même et poussa la porte de son pied. Elle se dépêcha pour la verrouiller.

Silence total. Un silence qui n'avait absolument rien de rassurant. On cogna à la porte.

- LAISSEZ-MOI. ALLEZ-VOUS S'ENNNNNN.

L'intrus essaya d'ouvrir la porte. Voyant qu'elle était verrouillée, l'intrus tenta de la défoncer à coup d'épaule. Stéphanie fouilla du regard quelque chose pour se défendre, mais elle ne trouva rien. Cette salle de bain était celle de Jonathan et ce dernier l'avait vidé de ses effets personnels lorsqu'il prit la décision de quitter la maison. Il ne restait qu'une serviette et un rouleau de papier hygiénique. Elle pouvait tenter de sortir par la fenêtre, mais en étant à l'étage et déjà avec une cheville en moins, elle risquait de se blesser plus gravement. Ça valait quand même mieux que d'être tué. Elle se leva de peine et de misère et prit tout ce qui lui restait de force pour glisser la vitre dans le but d'ouvrir la fenêtre et de sortir. Elle n'eut pas assez de force puisqu'elle devait se prendre à plusieurs fois pour ouvrir que cinq centimètres. Entre deux souffles, elle réalisa que plus personne ne força la porte. Ce répit, tout comme le silence de tout à l'heure, ne la rassura pas du tout. Elle tenta d'ouvrir encore la fenêtre, mais elle n'avait plus aucune force en elle. Elle se concentra sur la porte. Elle tendit l'oreille. Rien ne sembla être en arrière de la porte. Sans savoir comment elle a pu s'y prendre, elle se trouva encore un peu d'énergie et se retourna pour continuer à forcer sur la vitre.

Elle se trouva nez à nez avec l'intrus. Il se trouva de l'autre côté de la fenêtre. Stéphanie tomba à la renverse. L'intrus avait passé par la lucarne de la chambre d'à côté pour rejoindre celle de la salle de bain. Il ferma ses mains dans l'ouverture de la fenêtre et la fit glisser lentement. L'infirmière retourna à la porte et la déverrouilla. Elle tenta de l'ouvrir, mais un élément empêcha l'ouverture. L'intrus, avant de passer par la fenêtre de la chambre, avait prit la corde qu'il avait amenée avec lui et la lia la poignée de la porte de la salle de bain à la rampe de l'escalier. Ça y est, elle était piégée sans aucune chance de sortir.

L'intrus entra par la fenêtre grande ouverte avec une lenteur insoutenable. Stéphanie n'avait même plus la force pour supplier. Elle ne pleura même plus.

Elle n'en serait pas là si elle n'avait pas pris de bain. L'eau et la musique n'auraient pas camouflé le bruit de la perceuse électrique vissant la porte d'entrée au cadre.

Elle n'en serait pas là si elle avait pris le temps de verrouiller la porte d'entrée au lieu de fantasmer à sa cigarette.

Elle n'en serait pas là si elle avait pensé acheter un paquet avant d'arriver chez elle.

Elle n'en serait pas là si elle n'avait pas fermé l'autoradio avant d'entendre l'animateur parler du tueur en série pas encore arrêté.

Elle n'en serait pas là si elle avait pris le temps de manger quelque chose.

Elle n'en serait pas là si elle avait pris son temps avant de quitter l'hôpital.

Elle n'en serait pas là si elle avait accepté le quart de soir.

Elle n'en serait pas là si elle avait accepté de parler avec Jonathan avant qu'il s'en aille.

Elle n'en serait pas là si elle n'avait pas emménagé dans cette ville de banlieue...

De toute façon, elle ne serait plus jamais dans cette situation. Elle sentit la chaleur du sang couler sur sa poitrine. Avant la dernière noirceur, elle distingua du brouillard dans son regard, la lame argentée couverte de son sang.